Et les larmes des femmes ?...

La guerre de 14 n'était à mes yeux d'enfant qu'une suite d'exploits individuels ou collectifs et, au fond, l'illustration de ce génie militaire français qui, depuis Gergovie, Bouvines et Austerlitz, montrait notre vaillant petit peuple habile à retourner à son avantage des situations perdues en prenant le meilleur sur un ennemi généralement plus nombreux et mieux armé. Nos poilus de 14 avaient perpétué cette grande tradition : ils avaient transformé en victoires la glaise qu'ils pétrissaient de leurs souliers. Or, j'avais cette chance inouïe de vivre entouré de ces héros en chair et en os.

Avec son canon de 75, mon grand-père Paul avait maintes fois fait trembler les Prussiens. D'abord au pont de Manhoué au début de la campagne de Lorraine ; puis dans les Flandres, en Artois, en Champagne, à Verdun, dans la Somme, dans l'Aisne… Par extraordinaire, il était revenu entier de ces furieux batailles, qui plus est avec une citation qu'il arborait fièrement dans un cadre placé au-dessus de son coffre-fort.

Rien du macabre décompte

Curieusement il y avait peu de morts dans les récits de mon grand-père. La guerre telle qu'il nous la narrait semblait une succession d'anecdotes dans lesquelles dominaient l'esprit de débrouillardise et d'extraordinaires coups de chance. « J'éperonne mon cheval pour le faire avancer de quelques mètres et, dans la seconde qui suit, bon Dieu, un boulet ennemi vient s'aplatir à l'endroit même où je me trouvais avec ma monture ! » Les faits de ce genre pullulaient dans les histoires de nos anciens de 14. On y aurait vainement cherché la trace des huit millions et demi d'Allemands, de Français, de Russes, d'Anglais, de Turcs, d'Américains, etc., qui avaient laissé leur peau dans la tourmente. Rien de ce macabre décompte. Personne non plus ne parlait jamais de la douleur et des souffrances supportées par les femmes. Pas un mot, pas une allusion à ces mères, à ces sœurs, à ces épouses, à ces fiancées restées aux champs ou à l'usine, qui n'avaient d'autre consolation que leur mouchoir et d'autre espoir que guetter la silhouette du facteur cycliste sur le chemin poudreux.

Des craintes, des prières et des vœux

Pourquoi mon grand-père Paul et ses camarades ne parlaient-ils jamais de cela : les larmes des femmes ? Et pourquoi les femmes elles-mêmes, la Thérèse, la Julie, la Madeleine, la Marie, la Germaine, que j'avais connues elles aussi bien vivantes, pourquoi n'en soufflaient-elles mot ? Pourquoi ce silence ? Je me faisais ces réflexions quand au détour d'une lecture, je suis tombé sur ces deux phrases de l'auteur anglais William M. Thackeray (1811-1863) : « Des craintes, des prières et des vœux, tel est le triste lot des femmes dans la guerre. Car la guerre lève son tribut sur les deux sexes : aux hommes, elles demandent leur sang, aux femmes, elle prend leurs larmes. » (1)

C'était à propos de la bataille de Waterloo que Thackeray écrivait ceci. Depuis, et depuis que le premier humanoïde a porté un coup de massue sur le crâne de son rival, il est certain que la peine des femmes, leur chagrin et leurs larmes n'ont pas pesé lourd dans la mémoire des guerres. ■

Jean-François DONNY

(1) « La Foire aux vanités » (1848)

Une mère soutient son fils tué au combat.

Monument aux morts d'Issoudun (1909). Par Ernest Nivet

Les Échos de la Poule qui Pète

La Machine culturelle

Phil Donny vient de publier un essai sur le futur Centre Pompidou de Metz, intitulé « La Machine culturelle ». Celui-ci tourne déjà en boucle dans le système médiatico-culturel et constitue un document sérieux, drôle et indispensable à la compréhension des enjeux de ce projet de musée d'art contemporain.

Commandez-le pour la somme modique de 10€ à notre adresse habituelle (joindre 2 € pour les frais de port).

Ipoutêguy claque la porte

Cül Ilboy et Phil Donny avaient rencontré « Ipou » dans sa retraite mauséenne de Daulon, quelques jours avant sa mort. Celle-ci nous a surpris et choqué tant le maître avait gardé de lucidité et d'humour. Une dernière fois, il nous avait accordé un peu de sa gentillesse, de sa disponibilité et de sa fécondé inimitable. Nous rendrons hommage prochainement à ce géant du 20ème siècle dans un numéro spécial de Loup-Kaz.

Duchamp… de bataille

(Suite de la page 1)

services. Misérable postérité qu'ils ne contestèrent point alors que des centaines de milliers de leurs frères dormaient en paix sous les marguerites d'un cimetière militaire depuis un bon moment déjà.

Un académisme sans vitalité

Aujourd'hui, le petit soldat Duchamp est devenu généralissime d'une cohorte de petits soldats artistes se réclamant du chef et appliquant son dogme. « C'est moi qui décrète ce qui est de l'art !». Toute cette irrationalité trouve, comme en 14, une alliée de taille, celle de la subjectivité du marché capitaliste. L'art d'aujourd'hui n'est plus qu'un académisme sans vitalité qui tire sa reconnaissance de la spéculation capitaliste, art au bord du gouffre qui flirte avec son anéantissement prochain lorsque sa bulle financière cessera de masquer son épuisement. Les héritiers de Duchamp sont devenus d'habiles spéculateurs et illustrent, quatre-vingt-dix ans après son acte sacrilège, la défaite totale de la culture et de la pensée occidentales. ■